

**Vive le Marxisme-Léninisme-Maoïsme!**  
**Vive la Guerre Populaire!**

---

## **HEROINE ET IMPERIALISME**

### **Committee of Concerned Asian Scholars (USA)**

*« C'est vrai, sous l'influence de la drogue et grâce à l'extase qu'elle procure, on est amené à oublier la triste réalité.*

*Mais il y a une supercherie, une cruelle et monstrueuse supercherie, qui attend implacablement au tournant la jeune et naïve victime de la drogue.*

*Car au moment où l'illusoire beauté de l'ivresse provoquée par l'héroïne se dissipe, l'immunité contre la réalité, obtenue grâce à l'extase chimique, disparaît. La réalité, dont cette victime pitoyable cherchait si désespérément à s'échapper, s'abat sur elle et l'engouffre derechef.*

*La puanteur rance des appartements prisons imbibés d'urine commence à assaillir ses narines; de sombres cris d'angoisse semblent se mêler aux hurlements des sirènes des cars de police des porcs. Elle les entend maintenant, très fort et très distinctement, en stéréophonie, et elle sent sous ses pieds les ordures des poubelles qui n'ont pas été ramassées et qui débordent jusque dans les rues...*

*Tout ce qu'il faut faire pour se procurer une piqûre, elle le fera. Elle doit le faire, car elle est esclave du fléau. »*

Michael Tabor, ex junkie, maintenant membre du Parti des Panthères Noires.

## LA DROGUE EN AMERIQUE

Depuis que l'Amérique existe, la drogue et ses dérivés ont toujours été un problème. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avant que l'on ne reconnaisse leurs effets toxiques, les médecins prescrivaient couramment des stupéfiants - le plus souvent de la morphine - comme moyen de soulager la souffrance.

Des médicaments vendus partout, dans les roulottes des colporteurs et dans les pharmacies, avaient très souvent un contenu en stupéfiant de 5 à 10 %.

Par l'intermédiaire de remèdes-miracles, comme le sirop apaisant de Mme Winslow, le remède contre le catarrhe du docteur Cole, la mixture contre la diarrhée de Perkins, ont fit ingurgiter des quantités énormes d'opium, de codéine et autres drogues, et cela aussi bien à des enfants qu'à des adultes.

Avec la généralisation de la seringue dans les années 1840, le nombre des toxicomanes monta en flèche.

Durant la guerre de Sécession, la morphine était librement utilisée sur les champs de bataille pour calmer la douleur. A la fin de la guerre, plus de 45 000 anciens combattants souffraient du « mal des soldats », comme on appelait alors l'intoxication par les stupéfiants.

On estimait que le pourcentage de la population intoxiquée atteignait 4%, un taux qui actuellement correspondrait à 8 millions de drogués.

Il fallut attendre les années 1890 pour que médecins et autorités reconnaissent la dangereuse toxicité des diverses drogues employées dans la fabrication des médicaments.

Alors, des cliniques de désintoxication s'ouvrirent un peu partout dans le pays. Des articles et des livres dévoilant les horreurs de la drogue inondèrent le marché. En 1898, des savants crurent avoir découvert un remède non toxique : l'héroïne.

Dérivée de la morphine, l'héroïne remplaça rapidement les autres opiacés dans la plupart des fortifiants et dans les médicaments contre la toux. Les milieux scientifiques ne se rendirent compte des effets toxiques de la nouvelle drogue qu'en 1910, alors que des dizaines de milliers de personnes en consommaient déjà régulièrement depuis des années!

Les chiffres suivants montrent l'énorme accroissement de la consommation en stupéfiants pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. On peut considérer qu'ils donnent une image à peu près correcte de la réalité, vu qu'à l'époque il y avait relativement peu de trafic clandestin.

Années	Opium	en	livres
1860-1869		110	305
1870-1879		192	602
1880-1889		328	392
1890-1890		513	070

Une loi (le Harrison Narcotics act), votée à Washington en 1914, rendit le commerce des stupéfiants clandestin.

Le *Narcotics act* était censé enrayer la toxicomanie en limitant et en taxant sévèrement la production et la distribution des drogues.

Malheureusement, le Congrès supprima dans le projet de loi toutes les clauses concernant le traitement des toxicomanes. Des centaines de milliers de personnes - en majorité des citoyens ordinaires avec un emploi, une famille et un casier judiciaire vierge – se trouvèrent devant la perspective d'une désintoxication brutale, terriblement douloureuse et la plupart du temps inefficace.

Les médecins et les hôpitaux essayèrent d'appliquer une solution plus humaine en prescrivant des drogues en doses décroissantes.

Mais le gouvernement fédéral et les tribunaux choisirent d'interpréter le *Narcotics act* de la façon la plus sévère possible.

Des agents du gouvernement commencèrent à faire des descentes dans les cliniques et à les obliger à fermer. Trente mille médecins furent poursuivis et 3 300 effectivement emprisonnés parce qu'ils continuaient à prescrire des stupéfiants aux malades drogués.

On refusa d'écouter les quelques médecins et fonctionnaires qui exigeaient une politique plus humaine. En 1924, presque toutes les cliniques étaient fermées et il n'y avait plus guère de médecins prêts à risquer le déshonneur et les poursuites en prescrivant des stupéfiants.

A cause de la politique du gouvernement fédéral, les drogués, abandonnés à eux-mêmes, n'avaient plus qu'une seule solution : s'adresser au marché clandestin de la drogue qui commençait tout juste à se développer mais qui déjà florissait.

En présence de millions d'Américains qui avaient désespérément besoin d'une piqûre et qui étaient prêts à payer à peu près n'importe quoi pour éviter la souffrance du manque, les syndicats du Milieu se mirent rapidement en état de répondre à la demande. Les prix montèrent en flèche et les drogués furent forcés d'avoir recours à la prostitution ou au vol.

Le trafic de la drogue prospérait surtout dans les nouveaux ghettos des villes du nord. La surveillance de la police rendait la vente difficile dans la plupart des quartiers blancs; mais quand les seules victimes du trafic étaient des Noirs, les flics fermaient les yeux sur le problème.

Le Harrison Act n'élimina certainement pas la drogue, mais il arriva à masquer le problème aux yeux des politiciens et de la plupart des gens. On ne considéra plus la drogue comme une question politique d'importance décisive.

Mais le mal continuait à s'aggraver. L'héroïne se répandit dans les ghettos, surtout après la Seconde Guerre mondiale. Les nouveaux immigrants de PortoRico, après les Noirs, furent les principales victimes du fléau. Et le milieu continua à faire d'énormes profits.

Vers la fin des années 1950 et dans les années 1960, l'héroïne commença de nouveau à toucher la population blanche.

Beaucoup de jeunes gens Blancs étaient écoeurés par les perspectives qu'on leur offrait; ils détestaient leurs écoles qui ressemblaient à des prisons, ils en avaient assez d'avoir les flics, leurs professeurs et leurs parents constamment sur le dos; ils se mirent ainsi à la drogue pour les mêmes raisons de fond que les Noirs : pour échapper à l'angoisse de la vie quotidienne.

Vers la fin des années 1960, l'Amérique commençait à récolter ce qu'elle avait semé. Les hommes riches et puissants qui avaient toléré calmement la drogue, dans le ghetto, trouvèrent leurs propres fils et filles en train de se droguer. Et là-bas, en Indochine, l'armée qui était censée défendre leur empire se révélait pourrie par la drogue, elle aussi.

Comme chacun sait, quand l'héroïne commença à se répandre dans les quartiers bourgeois blancs, tout le monde se mit à crier très fort au scandale. Les journaux se remplirent à nouveau d'atroces histoires de drogue. Le Président Nixon déclencha une nouvelle guerre, comme il dit, celle contre la drogue. Et au Viêt-nam les militaires annoncent presque quotidiennement un nouveau programme anti-drogue.

Mais le fléau de l'héroïne continue à se répandre, non seulement dans le ghetto mais aussi, désormais, dans les quartiers blancs. Et maintenant plus d'un G.I. sur dix au Vietnam est drogué.

Pourquoi n'y a-t-il aucun progrès dans la lutte contre la drogue?

En partie parce que le trafic serait difficile à arrêter, même si le gouvernement y mettait vraiment toutes ses forces.

Le pavot blanc, dont est tiré l'opium, est cultivé dans beaucoup de pays. Quand un réseau est grillé dans un coin, les

importateurs cherchent simplement de nouveaux producteurs.

Dans les années 1950, quand la production du pavot fut interdite en Iran (ce pays était jusqu'alors une des sources principales d'approvisionnement), elle s'accrut en Turquie, en Afghanistan et au Pakistan. Maintenant que la route Turquie-Marseille-New York commence à devenir dangereuse, un pourcentage de plus en plus grand de la drogue qui se vend en Amérique - peut-être jusqu'à 25 % - vient de l'Asie du Sud-Est.

Pour raffiner l'opium et en tirer l'héroïne, on n'a besoin que d'un équipement simple et de connaissances rudimentaires en chimie. L'héroïne a d'habitude l'aspect d'une poudre et il est donc facile de l'introduire en fraude en grandes quantités.

Les fonctionnaires fédéraux de la brigade des stupéfiants avouent qu'ils n'arrivent encore à s'emparer que d'un petit pourcentage de l'héroïne importée. Les profits sont si énormes qu'il y a toujours des gens prêts à courir tous les risques, quels qu'ils soient, pour monter de nouveaux réseaux d'approvisionnement et de distribution.

Mais les autorités pourraient au moins rendre la vie plus difficile aux gros dirigeants du trafic et ralentir l'extension du marché. En fait, la plupart du temps, l'effort officiel n'est guère vigoureux.

Sur le plan international, d'abord, le gouvernement américain hésite à trop faire pression sur les gouvernements étrangers. En effet, dans la majorité des pays producteurs d'opium, les États-Unis dépendent, précisément, des généraux et des hommes d'affaires corrompus qui profitent du trafic de la drogue.

Les États-Unis ne peuvent se permettre d'abattre ces régimes, ni même de trop les critiquer, parce que, sans eux, plus rien n'empêcherait les mouvements populaires de prendre le pouvoir et de jeter dehors les entreprises américaines et les bases militaires américaines.

La C.I.A., au lieu de traquer les truands de la drogue et de démolir le réseau international de l'héroïne, passe la plupart de son temps et dépense la plupart des dollars des citoyens américains à mettre sur pied ces gouvernements de droite.

Les campagnes anti-drogue au Sud-Vietnam ont reçu encore plus de publicité que celles menées en Amérique. Mais après six mois d'efforts gouvernementaux, le seul résultat semble être que l'héroïne se vend désormais plus aux militaires qu'aux civils.

Selon les journalistes qui sont sur place, les G.Is au Sud-Vietnam sont presque constamment sollicités d'acheter de l'héroïne. D'ailleurs, le prix de l'héroïne n'a absolument pas augmenté depuis que la prétendue « guerre contre la drogue » a commencé, ce qui indique bien que l'offre demeure très importante.

En Amérique, le bureau des stupéfiants est le plus petit de tous les bureaux fédéraux - ses membres forment seulement 2% de la police fédérale - et ses fonctionnaires passent la moitié de leur temps à s'occuper de la marijuana et du L.S.D.

On pourrait s'attendre à ce que les super-flics du F.B.I. aident le bureau des stupéfiants et fassent tous les efforts nécessaires pour casser les reins aux fournisseurs d'héroïne. Mais, pour le F.B.I., la drogue semble n'être qu'un problème mineur.

Quand la Commission des citoyens pour enquêter sur le F.13.1. publia les dossiers des bureaux de Media, en Pennsylvanie, on découvrit que seulement 1% de l'ensemble des documents avait trait au crime !

Plus de la moitié des documents traitaient de la résistance au service militaire, des absences non autorisées des G.I.s et, surtout, de la surveillance et de l'infiltration :les mouvements pacifistes, du mouvement de libération Noir et d'autres groupes politiques progressistes.

Il semble que Edgar Hoover préfère que ses hommes passent leur temps à écouter des discours dans des meetings, plutôt qu'à essayer de coincer les types qui dirigent le trafic de l'héroïne.

Sur le plan local, les flics - même ceux de la brigade des stupéfiants - sont notoirement inefficaces quand il s'agit de mettre la main sur les fournisseurs d'héroïne. D'abord, d'après la loi, posséder des drogues est un crime aussi grave qu'en fournir, et dans la plupart des villes les flics sont récompensés sur la base du nombre d'arrestations qu'ils font.

Il est beaucoup plus facile de ramasser des centaines de drogués dans la rue que de démasquer un seul gros fournisseur clandestin.

Récemment, des politiciens libéraux et des journaux ont demandé qu'on cherche avant tout à s'emparer des vendeurs. Mais ce n'est pas beaucoup mieux : la plupart des vendeurs ne sont que des drogués qui essaient de subvenir à leurs besoins sans voler.

Les vrais criminels sont les hommes d'affaires et les chefs du milieu qui empochent les profits sans même toucher à la drogue. Si les flics n'osent pas s'attaquer à eux, ils n'auront aucune chance d'arrêter le trafic.

La corruption est un problème encore plus important. N'importe quel drogué qui a un peu d'expérience a des tonnes d'histoires à raconter sur la corruption des flics. Il est notoire que beaucoup d'agents du bureau des stupéfiants sont des vendeurs clandestins.

Vinnie Teresa, l'ex-membre de la mafia qui a témoigné devant le Congrès, a révélé que le milieu achète régulièrement des policiers locaux, des juges et des politiciens. Les profits tirés de l'héroïne sont si énormes que les gros bonnets peuvent facilement se permettre de faire des investissements substantiels pour assurer leur protection.

En fait, l'héroïne est peut-être, aujourd'hui, l'affaire la plus lucrative en Amérique. Actuellement, l'économie américaine est en plein marasme mais l'héroïne continue à rapporter des bénéfices fabuleux. Un kilo d'opium, qu'on achète 6 000 dollars à un importateur, peut fournir un profit de 200 000 à 300 000 dollars en une semaine.

Et le journal Business Week pense - c'est une estimation prudente - que la production mondiale d'opium vaut 3 milliards de dollars net. Bref, il y a trop de gens, du haut en bas de l'échelle, qui ont trop à gagner à maintenir ce trafic.

Les marchands d'opium dans l'Asie du Sud-Est, les flics corrompus de Harlem et les financiers de la drogue qui contrôlent le trafic international, tous se servent de leur influence pour empêcher que la lutte contre la drogue ne

devienne trop vigoureuse.

Dans une société capitaliste, il est quasiment impossible d'arrêter l'écoulement d'un produit qui rapporte autant d'argent à autant de gens.

Mais même si l'héroïne ne rapportait pas un centime, il y aurait toujours un problème de la drogue : une société qui est fondée sur l'oppression et qui n'offre aucune perspective à la jeunesse, a besoin de moyens d'évasion.

S'il n'y avait pas la drogue pour les calmer, les gens au pouvoir auraient certainement en face d'eux encore plus de Noirs en colère, de jeunes Blancs contestataires et de G.Is au bord de la mutinerie.

Mais quand on passe la moitié de sa vie dans un abrutissement euphorique et l'autre moitié à chercher désespérément la piqûre qui permettra l'abrutissement, comment peut-on lutter pour détruire cette société criminelle?

## **LA DROGUE DANS LE GHETTO NOIR : LE NOUVEL ESCLAVAGE**

« Récemment, à Harlem, un garçon noir de douze ans est mort, assassiné par une trop forte dose d'héroïne. Moins de deux semaines plus tard, une jeune fille noire de quinze ans a subi le même sort tragique. En 1969, dans la seule ville de New York, on recensa plus de 900 morts par la drogue; parmi ces victimes, 210 étaient des jeunes gens âgés de 12 à 19 ans et l'immense

majorité étaient Noirs ou Porto-Ricains. » (Michael Tabor)

Durant les sept premiers mois de 1970, dans le seul quartier de Harlem, le nombre de morts par l'héroïne s'éleva à 700. Pendant trente ans, la drogue avait tué des milliers d'hommes et femmes à la peau noire ou brune, et l'Amérique blanche avait fermé les yeux et gardé un silence méprisant sur ce problème.

Mais quand la drogue commença à envahir ses beaux quartiers, alors l'Amérique blanche s'aperçut subitement qu'il existait « un problème de la drogue ».

Pour certains jeunes Noirs, vendre de la drogue apparaît comme le seul moyen de s'en sortir.

Ils pensent trouver là une « activité » qui rapporte beaucoup d'argent, beaucoup de prestige et de la drogue à bon compte. Mais la plupart perdent rapidement leurs illusions, car, dans la réalité, ils restent entièrement à la merci des caïds de la drogue et de la police.

Les fournisseurs blancs pompent tous les profits et les vendeurs, devenus eux-mêmes drogués, dépensent tout l'argent ainsi gagné pour s'approvisionner en drogue. Seule la mafia, grâce aux profits tirés de ses activités criminelles, a pu se monter des affaires prétendument « légales ». Les trafiquants Noirs n'ont jamais pu accumuler assez de capital pour briser l'emprise des hommes d'affaires blancs sur leur communauté.

Mais ce n'est pas le côté économique qui coûte le plus cher à la communauté noire. La raison pour laquelle le pouvoir blanc a laissé le trafic prospérer dans le ghetto, c'est que la drogue réduit ses victimes à une impuissance quasi-complète.

A cause de la drogue, ceux qui devraient être à la pointe de la lutte contre l'injustice en Amérique deviennent des marginaux, des isolés. Comme l'a écrit récemment un drogué :

« Quand tu es un junkie, il faut que tu fasses gaffe à toi, et seulement à toi, parce qu'il n'y a personne d'autre qui va le faire à ta place. Alors tu es toujours en train d'essayer de baiser les gens, et les gens sont toujours en train d'essayer de te baiser, toi. En un sens, c'est comme ça que le système marche. Les gens se baisent les uns les autres. Au lieu d'essayer d'aider ton voisin, tu essayes simplement de t'aider toi-même. »

L'héroïne a remplacé la religion et ses paradis artificiels se sont substitués aux illusions de l'Au-delà.

Michael Tabor, ex junkie, actuellement membre du parti des Panthères noires, dit :

« Voilà le fléau, le poison mortel, la poudre blanche vendue par des monstres, des maniaques du gain à des jeunes Noirs qui cherchent désespérément quelque chose, n'importe quoi qui les aide à oublier la crasse, l'infecte pauvreté, la maladie et la dégradation qui les entourent dans leur vie quotidienne.

Au début, le fléau produit exactement cet effet. Sous sa sinistre influence, la prison du ghetto devient en fait une sorte de paradis noir. On est vacciné contre l'odeur rance des appartements imbibés d'urine, on ne prête plus attention aux cris d'angoisse déchirants des hommes et des femmes noirs entraînés au bord de la folie par un système social inhumain.

On n'est plus sensible aux hurlements

assourdissants des sirènes des cars des porcs, ni aux poubelles dont les ordures pourries, porteuses de maladies, ont débordé jusque dans les rues. Plus rien n'a d'importance, sauf l'héroïne, sauf le fléau... »

Confrontés aux horreurs de la vie quotidienne du ghetto, beaucoup de jeunes Noirs, en se mettant à la drogue, retournent leur colère contre eux-mêmes au lieu de l'extérioriser contre leurs oppresseurs.

L'opium est une forme de génocide où la victime paye pour se faire tuer.

## **JUDY ET MARK : LA JEUNESSE BLANCHE ET LA DROGUE**

Judy : « Je crois que les problèmes d'une fille sont toujours différents de ceux d'un garçon. Les filles reçoivent une éducation différente. On leur apprend à avoir honte de presque tout ce qu'elles font. Je me rappelle la première fois que j'ai couché avec mon petit ami. Je me suis sentie affreusement déprimée. Je voulais que personne ne le sache.

C'était la partie la plus secrète de ma vie. J'étais déchirée parce que, pour faire partie du groupe, il fallait que j'aie un petit ami, mais tout ce qui nous concernait devait être gardé secret.

Il me fallait être malhonnête pour survivre. Je forçais ma mère à dépenser beaucoup d'argent pour mes vêtements. Tout devait être parfait à l'extérieur. Mais, au-dedans, j'étais affreusement mal dans ma peau. En plus j'avais peur et honte; c'est pour ça que

j'aimais les drogues. Quand j'en prenais, j'avais l'impression que tout allait bien, comme tous les autres jeunes. A seize ans, je prenais déjà beaucoup de marijuana et de L.S.D. Un an après, je me suis mise à l'héroïne.

J'ai eu la chance de ne pas être obligée de me prostituer ou de faire d'autres choses comme ça, mais je prêtais mon appartement à des tas de gens pour qu'ils s'y droguent, et en retour ils me donnaient de la drogue. La plupart des filles sont sous la coupe de leur petit ami qui se drogue.

Elles se prostituent, ou alors elles font des chèques sans provision. Le petit ami garde d'habitude presque tout l'argent.

Personne ne peut garder sa dignité en vivant comme ça, sans savoir à côté de qui on va se réveiller le matin. Avec tout le monde qui ment ou qui vole. Une de mes meilleures amies est même morte dans mon appartement et j'étais tellement droguée que je ne m'en suis pas rendu compte.

On est si déprimée qu'on ne ressemble plus à rien. On se fout de tout, sauf de se droguer. On est soumise à la drogue mais aussi aux drogués mâles qui sont physiquement plus forts, et on se sent en dessous de tout. Voilà ce qu'a été ma vie pendant deux ans. »

Mark : « J'ai dit à mon père ce que je pensais de lui. Je lui ai dit qu'il n'avait pas de sentiments. Que pour moi il avait complètement raté sa vie sur le plan individuel. J'avais 21 ans et jusque-là il ne m'avait rien donné. J'ai même dit à ma mère qu'elle devrait le quitter. Je regrette beaucoup tout ça maintenant.

Ce n'est pas vraiment sa faute s'il est comme ça. Il a été élevé

dans le respect des valeurs américaines, c'est tout. C'est un homme qui s'est fixé un but dans la vie mais qui, sur le plan des sentiments, est complètement débile. Je sais qu'il met les biens matériels au-dessus de la vie des gens. En tous cas, j'ai quand même eu tort de lui dire toutes ces choses.

A l'époque, je prenais beaucoup d'amphétamines et de L.S.D. Au début, j'en ai pris pour faire une expérience. J'avais laissé tomber mes études et je me sentais vraiment étranger à moi-même et aux autres gens. Je lisais beaucoup de philosophie et de psychologie. J'essayais de trouver ma voie.

Tout me semblait bizarre. Je ne comprenais pas ce qui faisait marcher les gens. Je remettait tout en question. Un ami au boulot m'a donné des amphétamines. Ça m'a immédiatement sorti de ma dépression. J'avais un sentiment de puissance et l'impression d'être invincible.

C'était une espèce d'euphorie. Le cerveau tournait à toute allure. J'avais l'impression que rien ne pouvait m'entraver. Après m'être senti si longtemps impuissant, ça faisait vraiment du bien. Prendre des amphétamines est une façon typiquement américaine de se débrouiller dans la vie.

La publicité à la télé vous dit de prendre une pilule pour dormir si vous avez mal quelque part, ou autre chose si vous avez un ou deux kilos de trop. Il s'agit toujours de se débrouiller au jour le jour, jamais de changer sa vie ou de la maîtriser. C'est peu après avoir expérimenté les amphétamines que j'ai commencé à prendre du L.S.D. J'aimais vraiment beaucoup ça.

Ça me donnait un sentiment de liberté ; je travaillais toute la journée et je me droguais toute la nuit; j'étais épuisé

psychiquement. Je commençai à me droguer pendant des journées entières; je me droguais presque jusqu'à ce que j'éclate et puis je recommençais. Des fois je n'arrivais plus à m'arrêter. Je voyais partout des gens avec des visages tordus par la douleur. Les gens m'apparaissaient comme des êtres harassés, moches, qui ne pouvaient ni se supporter eux-mêmes ni supporter les autres.

Je commençai aussi à prendre un peu d'héroïne. Il y avait un endroit où on en vendait à Beacon Hill (Boston) à cette époque. J'aimais le réconfort que l'héroïne m'apportait. Au fond, je cherchais quelque chose pour me sécuriser. Je n'étais pas encore héroïnomane, je jouais simplement avec la drogue.

Un jour, j'étais vraiment fauché. A cette époque, je conduisais plus ou moins un taxi. J'eus tout à coup l'impression que je ne pourrais plus faire face à rien. Je pris un peu de L.S.D. et j'allai dans la salle de bain. La pièce était très éclairée. Je commençai à enlever mes vêtements. J'étais vraiment crasseux, ça faisait une semaine que je prenais des amphétamines. Je pesais moins de 60 kilos.

On pouvait compter mes côtes une par une. La peau sur ma figure était translucide, elle collait aux os. Je n'étais pas mort mais en un sens j'étais vraiment mort. La lumière qui entrait par la fenêtre me faisait comme une auréole.

Je vis alors clairement le chemin que je prenais. J'étais obsédé par le désir de me détruire moi-même. Après, les choses empirèrent. J'avais de la claustrophobie dans le métro.

Les visages des gens se brouillaient et prenaient

des expressions méchantes et mesquines, harassées. Il m'arrivait souvent de fixer mon attention sur un jeune type, genre jeune cadre plein d'avenir. Et je me mettais dans la tête qu'il allait essayer de me tuer.

Les autres gens devaient sûrement s'en rendre compte. Je restais assis les poings serrés, en train d'attendre qu'il vienne me tuer. Je vivais constamment des fantasmes. Je n'arrivais pas du tout à me débrouiller avec les gens. J'étais terriblement mal dans ma peau. Je ne fonctionnais absolument plus.

Je prenais tout le temps des drogues, sans cesse. Enfin mon ami me donna de l'héroïne. Je me sentis mieux pour la première fois depuis longtemps. Je décidai de me lancer dans l'héroïne pour survivre. Pour ça, il fallait que je devienne vendeur, alors j'ai pris quelques contacts.

Je me droguai à l'héroïne pendant un an. Si je n'avais pas été pris, j'aurais continué. C'était un peu comme des vacances loin de moi-même et de tout ce qui m'entourait. Je crois que beaucoup de jeunes gens des familles bourgeoises se mettent à l'héroïne pour des raisons semblables, par exemple parce qu'ils ont pris trop d'amphétamines et de L.S.D.

Mais les jeunes, qu'ils viennent de familles riches ou pauvres, ont tous en grande partie les mêmes motifs pour se droguer : ils sentent que leur vie n'a aucun but, aucun sens, alors ils se mettent à la drogue.

L'héroïne devient un moyen de faire face à la vie. Pendant l'année où je fus un junkie, j'achetai et je revendis des masses de drogue.

Je recevais de la drogue d'un contact à Roxbury. De cette façon j'avais assez d'argent pour vivre et me droguer. Quand je me suis fait prendre, il me fallait six sacs par jour, rien que pour éviter d'être en état de manque. Quand j'en prenais plus, c'était pour le plaisir.

Un soir j'étais dans la salle de bain en train de me piquer. On a frappé à la porte et des types genre hippie sont entrés. Je croyais que c'était des amis du copain avec qui je vivais.

En fait, c'étaient les flics de la brigade des stupéfiants de Boston. C'est un client qu'on avait pris en train de voler qui les avait renseignés. J'ai passé trois jours en tôle. Pour rien au monde je ne voudrais repasser par là. Enfin je réussis à me ressaisir et à trouver quelqu'un qui pourrait se porter garant de moi. Je téléphonai aussi à mes parents. Ils étaient assez affolés. Le juge m'envoya à l'hôpital MacLean. J'y suis resté quatorze mois.

On me catalogua comme « schizophrène indifférencié ». C'était ce qui pouvait m'arriver de mieux. La plupart des gens ne peuvent pas se faire soigner vu que ça coûte 90 dollars par jour. Mes parents ont payé 60 000 dollars en tout. Maintenant, je travaille à l'université de Boston. Je continue à voir un psychiatre trois fois par semaine. Je suis en train de me reprendre en main, lentement.

« J'ai beaucoup d'espoir pour l'avenir de ce pays. Je crois que les idéaux de l'Amérique doivent changer pour qu'on puisse résoudre le problème de la drogue. Je connais beaucoup de gens qui cherchent autre chose dans la vie maintenant.

Ils ne veulent plus de cette vie de dingue, ça ne les intéresse pas de faire carrière et tout le reste... Je crois que les gens sont en

train de découvrir ce qu'ils veulent. Ils changent et le pays doit changer aussi.»

## DANS L'ARMÉE

Les comptes rendus récents sur la situation des G.Is qui se droguent par dizaines de milliers, et les drames monstrueux causés par leur retour au pays, ont attiré l'attention de millions d'Américains sur le problème de la drogue.

Cependant, beaucoup d'anciens du Vietnam étaient déjà héroïnomanes avant de partir en Indochine. Un soldat s'est expliqué ainsi devant une sous-commission du Sénat, spécialisée dans les problèmes de l'alcoolisme et de la drogue :

*Joe* : Je traînais dans la rue, je volais de l'argent, n'importe quoi. J'ai dit à ma famille que je m'engagerais dans l'armée quand j'aurai dix-sept ans. J'y allai. Je croyais que je me ferais prendre au moment d'être incorporé, mais non.

*Le sénateur Hughes* : Pouvez-vous m'expliquer comment vous avez réussi à être incorporé, alors que vous étiez un héroïnomanie invétéré ? Qu'est-ce qui s'est passé à la visite médicale ?

*Joe* : Ils ont eu beaucoup de mal à me faire une prise de sang. Ensuite ils ont gardé le sang. On changeait tout le temps de médecin.

*Le sénateur Hughes* : Ils n'ont pas vu les marques de piqûres ?

*Joe* : Non, Monsieur. Pas de cicatrices.

*Le sénateur Hughes* : Vous pouviez les voir, vous ?

*Joe* : Moi je pouvais les voir, Monsieur, mais elles ne sont pas vraiment profondes. Ça fait plutôt comme une ombre. De toutes façons, je n'ai jamais eu de très bonnes veines.

*Le sénateur Hughes* : Vous vous piquiez tous les jours à cette époque ?

*Joe* : Oui.

*Le sénateur Hughes* : Excusez mes interruptions. J'essaie simplement de comprendre comment vous, un héroïnomane, avez pu être incorporé. Je sais que cela arrive couramment. Mais je veux seulement que vous me décriviez votre cas.

*Joe* : J'ai été incorporé et j'ai fait mes classes. Après environ trois semaines, j'ai trouvé un contact, un lieutenant. Je lui ai acheté un peu d'héroïne.

*Le sénateur Hughes* : Quoi ?

*Joe* : Je lui ai acheté un peu d'héroïne.

*Le sénateur Hughes* : Au lieutenant ?

*Joe* : Oui, Monsieur. Je me suis fait à peu près dix piqûres pendant mes classes. Je ne pouvais pas me piquer tous les jours parce que je n'aurais jamais pu tenir le coup. Je me suis engagé pour pouvoir m'en sortir, pour essayer de trouver quelque chose qui m'intéresse.

Mais ça ne s'est pas passé comme ça. On m'a envoyé à l'entraînement spécial pour fantassins. Les week-ends je rentrais à la maison et je ramenaient de la drogue. Je commençai à voler des tas de trucs et à les revendre. Après, je suis venu à Fort Bragg.

Je n'étais pas vraiment malade, j'étais seulement malade psychologiquement. J'avais un tel besoin de me droguer, c'était comme si ma vie fichait le camp. Ils savaient que je prenais de la drogue. Ils n'arrêtaient pas de m'embêter pour ça. Alors je suis parti sans permission.

Quand je suis revenu, mon commandant m'a rétrogradé et m'a filé quatre jours d'arrêts. Après trente-six jours, j'ai recommencé. J'étais assez furieux à cause de ce qui s'était passé la première fois. De nouveau je traînais dans les rues et je me droguais. J'en étais arrivé au point où je me fichais de ce qui pouvait m'arriver. Ma vie était épouvantable.

*Le sénateur Hughes* : Vous êtes resté à Fayetteville ?

*Joe* : J'ai été à Fayetteville quelque temps, quelques jours, et puis j'ai été dans le nord. J'ai continué à me droguer. J'ai été arrêté. Ma famille a appelé la police et m'a fait arrêter. Ils m'ont amené au commissariat et je leur ai dit que j'étais héroïnoman, que je voulais être réformé.

Ils ont appelé Fort Bragg. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais quelqu'un a dû faire semblant d'être mon commandant et leur a dit que j'étais en permission. Je suis sorti de prison. Ils savaient que j'étais drogué, mais ils m'ont laissé partir. »

Fort Dix, dans le New Jersey, est le plus grand camp d'entraînement du nord-est. Y sont cantonnés 27 000 hommes dont seulement 10 % d'anciens combattants d'Indochine.

En 1971, le 21 juillet, on y avait déjà relevé cinquante-six cas d'hépatite dus à l'emploi de seringues sales, alors qu'en 1970 il n'y avait eu que trente-cinq cas pour toute l'année et, en 1968, aucun cas. Cela pour un hôpital dont 80 % des malades sont des jeunes recrues.

Un drogué qui se faisait soigner à l'hôpital de Fort Dix (qui lui aussi dit qu'il s'était engagé avec l'espoir de se débarrasser de la drogue), raconte combien il était facile de se procurer de l'héroïne au camp : « A la caserne, des types m'ont demandé si je voulais acheter de la drogue et bientôt j'ai recommencé... »

Il déclare connaître cinq soldats de sa compagnie qui vendaient de la drogue. Et il ajoute : « Ici il y a de la drogue partout. C'est pareil que dans le reste du pays. »

Alors que de plus en plus de jeunes drogués sont incorporés, au Vietnam la drogue est devenue une véritable épidémie. Il est assez difficile - quand on n'est pas sur place - de comprendre à quel point l'armée américaine en Indochine est démoralisée. Maintenant, les G.Is ne se laissent plus endoctriner. Ils ont compris qu'ils n'ont aucune liberté à défendre au Vietnam, ni la leur ni celle de qui que ce soit.

Ils ne veulent plus participer à la destruction de l'Indochine pour permettre à Nixon de sauver la face ou pour permettre aux hommes d'affaires américains de rester à Saïgon. Ils savent que là-bas, au pays, les gens désavouent totalement la politique qui

les maintient au Vietnam. Ils sont frustrés et furieux contre toutes les réglementations mesquines que les soldats de métier essaient encore de leur imposer. Ils ne se battent plus beaucoup mais ils sont dans un pays où personne ne veut d'eux et ils ne peuvent jamais vraiment se sentir en sécurité. Qui a envie de mourir dans une guerre qui n'a aucun sens ?

Dans toute guerre, les officiers essaient de canaliser la tension causée par le danger et de la transformer en « combativité », en haine contre l'ennemi. Mais les G.Is 'au Vietnam ont soupé de tout cela. Il leur faut autre chose pour rendre la vie et le risque de mourir supportables. Certains cherchent à s'organiser contre les hommes et le système qui les maintient là-bas.

Mais se droguer semble une solution plus facile.

La drogue est aussi bon marché que possible et on en trouve toujours en grande quantité. Dans n'importe quelle base américaine, on peut se procurer de l'opium, de la morphine et de l'héroïne presque pure.

Au moins jusqu'à récemment, les officiers ont fermé les yeux - peut-être continuent-ils à le faire - parce que, malgré tout, l'héroïne fait que les hommes se tiennent tranquilles.

L'extension de la drogue parmi les G.Is au Vietnam continue à prêter à controverse. Une commission d'enquête dirigée par les députés Murphy de l'Illinois et Stecle du Connecticut, avait estimé que la drogue touchait entre 10 % et 15 % des soldats. Le gouvernement Nixon chercha vite à calmer l'opinion.

Le docteur Jérôme Jaffe - conseiller principal de Nixon pour la lutte contre la drogue - fit une rapide enquête et en déduisit que

« seulement 4,5 % » (seulement!) des 22 000 recrues examinées se droguaient à l'héroïne. Mais les enquêtes ultérieures ont complètement infirmé les propos de Jaffe.

Des experts ont fait remarquer qu'il n'avait pas tenu compte des soldats arrêtés, amnistiés ou qui avaient momentanément cessé de prendre de l'héroïne quelques jours avant de quitter le Vietnam. Rien que dans les six premiers mois de 1971, presque 12 000 soldats ont été arrêtés ou se sont dénoncés eux-mêmes, pour bénéficier de l'amnistie, afin de se soigner. De plus, Jaffe lui-même admit plus tard que pour les hommes en-dessous du grade de sergent, les chiffres étaient supérieurs à 10 %; de combien, il omit de le dire.

Quelle que soit l'extension actuelle de la drogue parmi les G.I.s au Vietnam, l'opinion publique a fini par forcer le gouvernement à agir. La Chambre des députés a voté récemment un crédit supplémentaire pour le programme de réhabilitation des anciens combattants drogués. Ce crédit est de l'ordre de 89,3 millions de dollars pour les cinq prochaines années.

Une gigantesque publicité est organisée autour d'une quantité d'initiatives « spectaculaires » pour démontrer que l'armée américaine et les gouvernements de Saïgon et du Laos agissent contre la drogue. Mais à vrai dire, le seul résultat obtenu, c'est la preuve supplémentaire que ces régimes fantoches sont profondément impliqués dans le trafic de la drogue.

Actuellement des dizaines de milliers de jeunes recrues reviennent en Amérique complètement droguées et avec peu de chances de trouver un emploi valable. Le taux de chômage pour les anciens combattants dépasse 10 %. Pour les anciens combattants de moins de 24 ans, il est de 14,6 %. Quant aux

anciens combattants noirs, le taux de chômage est de 15,1 % et pour les Noirs de moins de 24 ans, le taux monte jusqu'à 21 %.

Les programmes d'aide et de réhabilitation des anciens combattants sont ridiculement inefficaces. L'envers de la fanfare accompagnant la campagne de Nixon, c'est qu'on laisse les jeunes gens pourrir, avec peu de soins et encore moins d'espoir.

L'hôpital des anciens combattants est un grand bâtiment blanc situé dans un quartier misérable de Boston. Sa façade reluisante contraste fortement avec les bâtiments alentour. A l'intérieur, ordre et sécurité. Des portes vitrées, de grands corridors, tout est à sa place. Au douzième étage, cependant, le décor change.

Là, on essaie une méthode - appelée thérapeutique de groupe - sur des jeunes gens désorientés et abrutis par la drogue.

Larry dit que cette méthode est « son espoir ». Il a un long passé de drogué, avant et pendant son service militaire. Maintenant il essaie de faire face à la vie. Il n'a rien pris depuis quatre jours. Sa maigreur est le signe des effets lamentables de l'héroïne sur sa santé.

« J'ai commencé à prendre de la marijuana au lycée, dit-il. Ça me faisait du bien et je me droguais souvent avec d'autres gars. On prenait aussi beaucoup d'amphétamines, pour s'amuser. Ensuite, des types plus vieux sont venus. Ils prenaient de l'héroïne.

Certains d'entre nous s'y sont mis aussi. Nous allions dans une gare pour nous piquer; l'employé faisait cligner les lumières

quand les flics arrivaient. Ou alors, je me piquais dans ma salle de bain. Je commençai avec un ou deux sachets par jour. Je volais la nuit et j'allais en classe dans la journée. Je travaillais bien en classe et je faisais partie de l'équipe de foot. Rapidement je me suis fait éjecter de l'équipe et mes notes ont dégringolé. C'était difficile de voler et d'aller à l'école en même temps.

On m'envoya apprendre un métier. Il y avait beaucoup d'héroïne dans le centre d'apprentissage et très vite je trouvai des « contacts ».

On volait des trucs dans les voitures et on les revendait à un type de Boston. Je volais vraiment n'importe quoi. Je me rappelle, une fois, j'avais repéré un équipement complet de pêche sous-marine dans une voiture. « Oh là là, je me suis dit, ça va vraiment rapporter du fric. » J'ouvre la portière et j'enfile le tout.

Je me suis mis à descendre l'avenue du Commonwealth équipé des pieds à la tête, avec des palmes et tout, mais un car de police m'a repéré, j'ai laissé tout tomber et je me suis sauvé en courant.

La plupart du temps, les flics ne me posaient pas trop de problèmes. Du moment qu'on n'était pas trop voyant, ils s'en fichaient. Une fois ils m'ont arrêté à Roxbury avec mon attirail et tout. J'ai simplement donné dix dollars au flic et puis j'ai été m'acheter un autre sac à dix mètres de là pour le même prix.

Ils ont quand même fini par me choper dans des toilettes. Je venais juste de me piquer. J'ai eu assez de présence d'esprit pour tout balancer et tirer la chasse d'eau, mais j'avais gardé la seringue dans le bras - vraiment idiot - on m'a relâché sous caution et j'ai décidé de m'engager. C'était ça ou la tôle.

Je voulais aller en Corée parce que j'avais entendu parler de la drogue là-bas. Ils m'ont envoyé en Corée. Arrivé là-bas, je n'en croyais pas mes yeux. Moi, je croyais que c'était la paix. Eh bien, non, il y avait plein de fusils et de bombardiers partout.

C'était pas croyable. J'étais vraiment écoeuré. Tu parles d'une paix. Le gouvernement envoie là-bas les jeunes les plus pauvres. C'est comme Hitler qui voulait assassiner tous les juifs. Ils veulent se débarrasser de nous, c'est tout. Tout le monde se fichait de l'héroïne tant qu'il n'y en avait que dans le ghetto noir. Maintenant que c'est les jeunes Blancs de bonne famille qui se piquent aussi, tout le monde est inquiet. C'est toujours comme ça.

Pendant tout un temps, on est resté dans le sud. J'ai trouvé de la drogue la première fois que j'ai été dans un village. A peine arrivé, un petit môme se ramène vers moi en courant; il me dit : « Tu veux des photos pornos, tu veux ma soeur ? »

Je lui dis : « Je veux... » en faisant un geste. Ses yeux se mettent à briller et il me dit de l'attendre. Dix minutes après il revient avec un petit paquet.

C'était de l'opium, noir et pur. C'était formidable. Je me suis arrangé pour rencontrer régulièrement le môme. Vous savez, ils nous détestent vraiment là-bas. On leur prend leurs femmes et on fout le bordel chez eux. Même le môme nous détestait; je le voyais dans ses yeux. Je le comprends.

Finalement, on nous a envoyés à la frontière. J'ai pris assez de drogue pour un bout de temps. Le toubib m'a donné de l'eau stérilisée pour que je n'attrape pas une hépatite. Là-bas, tout le

monde se drogue. On peut acheter de la marijuana n'importe où. Personne ne vous embête. Notre sergent fumait même avec nous.

Il nous a dit que les jeunes officiers se droguaient beaucoup et que les vieux étaient tous alcooliques. A l'armée, il faut être drogué ou ivrogne.

A la frontière, une fois, on a eu un accrochage. On patrouillait derrière les lignes, avec des armes automatiques; c'est contraire aux conventions de Genève mais on en avait quand même. On était en train de dormir quand quatre Nord-Coréens se faufilent vers nous. J'essaie de réveiller mon imbécile de sergent. Il finit par se lever et leur crie :« Halte ! » Moi, je ne dis rien et j'ouvre le feu. Je crois que j'en ai blessé un mais un de mes copains a été tué. J'ai vraiment eu la trouille, tellement qu'ils m'ont rapatrié quelques jours après. Ça me convenait très bien. J'en avais ma claque.

Mais, ici, tout est pareil. J'ai pas supporté et j'ai recommencé à voler et à me droguer. J'ai essayé une clinique de traitement au méthadone, mais ça ne vaut rien. Les types qui suivent ce traitement ne sont que les marionnettes du gouvernement. On leur dit d'aller ici ou là et ils sont obligés d'obéir. C'est bien ça que veut le gouvernement, des marionnettes qu'il peut facilement contrôler.

Maintenant j'essaie cette méthode. J'espère que ça va m'aider un peu. Je suis dans un groupe avec des gens qui ne sont pas drogués.

Ça va, parce qu'au fond nous avons tous les mêmes problèmes; je veux dire que la drogue n'est qu'une autre façon de faire face aux mêmes problèmes. J'espère que ça va aider. »

## EN CHINE : « LA BOUE ÉTRANGÈRE »

« La race blanche, prise dans son ensemble, a agi de façon malfaisante dans absolument tous les rapports qu'elle a eus avec les autres races du monde, prises dans leur ensemble. Les ancêtres des Blancs ont violé la Chine, à une époque où elle était confiante et sans défense.

Les premiers chrétiens blancs envoyèrent en Chine des millions de livres d'opium. En 1839, il y avait tant de Chinois drogués que le gouvernement chinois, aux abois, fit détruire 20 000 caisses d'opium. Aussitôt, les Blancs déclenchèrent la première guerre de l'opium. Vous vous rendez compte ! Déclencher une guerre contre quelqu'un parce qu'il refuse de se droguer !» Malcolm X.

Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, quand les Blancs commencèrent à coloniser l'Asie, leurs armes principales furent : les fusils, la religion et l'opium.

Les Asiatiques connaissaient déjà l'opium depuis plusieurs siècles.

Mais ce sont les puissances occidentales, au moment où elles créaient les grands empires coloniaux, qui développèrent la toxicomanie chez des millions d'Asiatiques. L'opium était la clé du commerce en Asie et le seul produit importé par les marchands anglais et américains capable (le leur rapporter des profits fabuleux.

Dès 1729, des lois chinoises interdirent la vente et la

consommation de l'opium. Pour contourner ces barrières légales, les marchands occidentaux, avec la complicité de leurs gouvernements, eurent recours à la piraterie pour vendre de la drogue en Chine.

Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'opium était, de tous les produits, celui qui rapportait le plus. On peut dire sans exagérer que la suprématie des Anglais, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le commerce mondial, était vraiment fondée sur « la boue étrangère », comme les Chinois appelaient alors l'opium.

L'opium était au centre de l'immense empire financier de la Compagnie anglaise des Indes orientales. En outre, c'était pour le gouvernement de la colonie anglaise des Indes une source de revenus très importante, comme le remarqua un pamphlétaire du XIX<sup>e</sup> siècle : « La vénérable Compagnie des Indes orientales a tiré pendant des années d'immenses revenus de l'opium et, grâce à elle, le gouvernement anglais et la nation anglaise ont bénéficié d'énormes avantages politiques et financiers. La balance commerciale de l'Angleterre avec la Chine est excédentaire de six millions de livres par an. »

A partir des années 1830, la Chine se retrouva ainsi devant une grave crise économique et morale. Le commerce illégal de l'opium était passé de 5 000 caisses en 1820 à 40 000 en 1839. Alors que les étrangers empochaient des profits fabuleux - plus de 1 000 dollars par caisse - la Chine voyait fondre ses réserves d'argent qui servaient à payer la drogue.

L'État chinois fut sérieusement ébranlé par cette crise : le trafic de l'opium montrait qu'il était incapable de protéger le peuple contre les étrangers, et les sorties de devises faisaient peser des

fardeaux supplémentaires sur les épaules des paysans chinois. En 1839, le commissionnaire chinois Lin fit saisir et brûler 20 000 caisses d'opium anglais et américain à Canton.

Le gouvernement anglais, ce défenseur de la civilisation et du commerce, entra immédiatement en action pour rétablir son autorité. La guerre de l'opium, au cours de laquelle les Anglais détruisirent quasiment toute la flotte chinoise, marqua le début d'une nouvelle époque de diplomatie de la canonnière.

Tout au long du siècle, les soldats et les marchands étrangers dominèrent la Chine. A la suite de la guerre de l'opium, la Chine dut payer six millions de dollars pour rembourser les caisses d'opium détruites et accepter les conditions humiliantes imposées par les Anglais, y compris l'ouverture des ports chinois à l'opium et aux autres marchandises.

Dix années plus tard éclata une grave révolte paysanne en Chine du Sud. Les insurgés Taipings exigeaient de traiter avec les étrangers sur la base d'une stricte réciprocité. (Ils affirmèrent au ministre anglais : « Nous sommes tous frères devant Dieu. »)

Dans les régions contrôlées par les Taipings, les paysans diminuèrent ou abolirent les fermages et les femmes furent libérées de certaines pratiques, comme l'obligation de se bander les pieds. L'usage de l'opium fut strictement interdit. Le chef Taiping disait : « Une pipe d'opium est semblable à un fusil dirigé contre vos têtes. Elle ne peut que vous mutiler ou vous tuer. » Les Taipings furent les seuls à prendre position contre l'opium avant l'instauration de la République populaire.

Mais après 15 ans de combats meurtriers, la révolte des Taipings fut écrasée avec l'aide des Anglais et des Américains.

Le trafic de l'opium produisit des millions de drogués, accéléra l'affaiblissement de l'État chinois et entraîna la création d'une nouvelle classe de marchands, dévouée corps et âme aux intérêts étrangers. De 1842 à 1884, la Chine importa environ 233 000 tonnes d'opium. En 1906, le commissionnaire de Shanghai estimait que 13 millions de Chinois fumaient de l'opium.

Si l'Angleterre se taillait la part du lion dans le trafic de la drogue, les hommes d'affaires américains n'étaient pas en reste. Au début du XIXe siècle, des voiliers américains amenaient de l'opium turc et persan en Chine. Ce trafic était si important que le commissionnaire chinois à Canton croyait que la Turquie était une colonie américaine. L'opium fut un facteur important du développement rapide de l'économie américaine et de l'expansion américaine en Asie.

En 1839, à la veille de la guerre de l'opium, une société américaine (Russel et Compagnie) tenait le troisième rang dans l'importation d'opium indien en Chine. De grandes familles de la Nouvelle-Angleterre édifièrent leurs fortunes sur l'opium. Une de ces familles, les Delanoes, aida plus tard Franklin Delano Roosevelt à accéder à la présidence. Les profits accumulés grâce à l'opium servirent également à financer la construction des chemins de fer qui ouvrirent la route de l'Ouest. En effet, quand les bénéfices américains commencèrent à diminuer, vers 1840, John Murray Forbes, un des associés de Russel et Compagnie, retira son capital de Chine et du trafic de l'opium pour le réinvestir dans les chemins de fer américains.

Même Howqua - le plus riche des intermédiaires chinois - investit un demi-million de dollars dans les nouvelles voies ferrées, ce qui priva encore davantage la Chine de capitaux.

Les commerçants n'étaient pas les seuls à être impliqués dans le trafic de l'opium. Bon nombre de missionnaires s'y mirent aussi. La compagnie Jardine-Matheson employa le révérend Charles Gutzlaff comme traducteur pendant six mois et le travail qu'il accomplit servit à instaurer la domination incontestée de la compagnie sur le trafic, au cours des années 1830.

Comme par hasard, on ne trouve aucune référence à l'opium dans les volumineux ouvrages de ce « saint homme » sur les missions en Chine. On peut citer encore d'autres exemples du rôle des missionnaires dans le trafic.

Le docteur William Gould, un médecin missionnaire, s'étonna de la rapidité avec laquelle il écoulait 50 000 tablettes de morphine. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la morphine importée en franchise était une des principales marchandises vendues aux Chinois; les chrétiens chinois l'appelaient « l'opium de Jésus. »

Par la suite, beaucoup de missionnaires s'insurgèrent contre la drogue, parce que le trafic entravait leur travail d'évangélisation. Leurs bonnes paroles calmèrent un peu la conscience des étrangers qui n'étaient pas impliqués dans le trafic, mais à aucun moment elles ne découragèrent les commerçants.

Pour éliminer l'opium étranger, la Chine se mit elle-même à cultiver l'opium. En 1920, elle fournissait 90 % de la production mondiale, qui s'élevait à 14 000 tonnes.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les commerçants étrangers avaient réinvesti les profits de l'opium dans d'autres affaires. Ils avaient ainsi mis la main sur les secteurs clefs de l'économie chinoise.

Mais cette petite victoire - pour le moins ambiguë - remportée par la Chine sur les commerçants étrangers, fut très rapidement remise en question. Les envahisseurs japonais prirent à leur tour le contrôle du marché de l'opium en Mandchourie et dans la Chine du Nord. Dès 1919, le monopole japonais « clandestin » de l'opium en Mandchourie avait fourni d'importants revenus à Tokyo.

Ces revenus s'élevaient à plus de 90 millions de dollars par an.

Un Japonais décrit en ces termes le trafic de l'opium en Mandchourie, en 1920 :« A Dairen, sur les quais et dans les gares, on voyait des groupes de coolies. C'était la première chose qu'on voyait en arrivant en Mandchourie : ces êtres à moitié nus, noirs de crasse. J'ai visité Hekizanso, un foyer pour coolies. C'était un scandale. On y organisait ouvertement des fumeries d'opium.

L'opium était à cette époque monopolisé par le gouvernement civil de Kwantung et le système était prétendument destiné à assurer la protection de la population contre le poison. En fait, à Hekizanso, l'opium était vendu sans restriction. J'avais du mal à comprendre, cela me semblait par trop franchement colonialiste.

Quelques années plus tard, en voyageant dans les régions intérieures de la Chine, ce sentiment se renforça quand j'en vins à connaître en détail les pratiques des Japonais : ils se servaient des avantages que leur conférait l'extra-territorialité pour vendre de la morphine et répandre le poison. »

En 1940, la chute de Shanghai permit aux Japonais de faire 72 millions de dollars de profits grâce au commerce de l'opium dans toute la Chine. Le Bureau japonais pour la suppression de

l'opium accordait des permis pour ouvrir des fumeries, ainsi que des débits d'opium, prétendument pour permettre la guérison des millions de drogués. Ce faisant, il accumula des profits fabuleux.

En 1949, la Chine se débarrassa définitivement des impérialistes étrangers et, du même coup, régla le problème de l'opium. C'est, jusqu'à présent, le seul pays qui ait réussi à vaincre réellement le fléau de la drogue.

D'une part, le nouveau pouvoir brisa les réseaux des trafiquants étrangers et chinois, d'autre part – et c'est l'essentiel - les révolutionnaires chinois donnèrent aux drogués les moyens de se transformer : au lieu de les culpabiliser et de leur faire des sermons creux, on considéra les drogués comme des victimes de la vieille société.

On s'employa à leur offrir des perspectives nouvelles et on leur fit suivre des traitements de désintoxication progressive, tout en les amenant à prendre conscience des raisons pour lesquelles ils s'étaient adonnés à la drogue. Cinq ou six années après l'indépendance, on pouvait considérer le problème de la drogue en Chine comme résolu.

## **ASIE DU SUD-EST : LA PISTE DE L'OPIUM**

Nous venons de voir les effets de la drogue. Mais d'où vient l'héroïne ?

Et qui empêche les incroyables bénéfices, qui atteignent jusqu'à 200 000 dollars par kilo?

L'héroïne est fabriquée à partir de l'opium et la plus grande partie de l'opium produit dans le monde provient d'Asie du Sud-Est (un millier de tonnes par an). Cependant, des fonctionnaires prétendent que la Turquie - alliée des États-Unis et membre de l'O.T.A.N. - continue à être le principal fournisseur. D'après eux, 80 % de l'opium qui est à la base de l'héroïne importée aux États-Unis vient de Turquie.

L'Asie du Sud-Est joue un rôle grandissant dans le trafic de l'opium. Le marché mondial de l'héroïne a toujours été très mouvant. Dès que les sources d'approvisionnement tarissent ou sont supprimées dans un endroit, aussitôt on en exploite de nouvelles ailleurs. Maintenant que la production diminue au Moyen-Orient et avec le débouché constitué par les G.Is en Indochine, l'héroïne semble avoir un grand avenir en Asie du Sud-Est.

Le pavot y est cultivé par les minorités ethniques qui vivent dans les régions montagneuses appelées le « Triangle Fertile », à l'intersection des frontières du Laos, de la Birmanie et de la Thaïlande. Ces tribus - qui ne se doutent guère que leur récolte produit à la fois tant de profits et tant de misère, de Saïgon aux États-Unis, fument un peu d'opium et vendent le reste à un premier groupe d'intermédiaires : des contrebandiers d'origine chinoise.

Ensuite, les caravanes des contrebandiers passent sur le territoire de bandes armées qui leur extorquent des droits de passage. La plus importante de ces bandes qui sévissent sur la piste de l'opium est, semble-t-il, constituée par des résidus de l'armée de Tchang Kaï-chek, qui furent chassées de la Chine du Sud et repoussées en Birmanie par les révolutionnaires chinois en 1949.

Depuis lors, cette bande a survécu en se livrant au trafic de l'opium ou en rançonnant les convoyeurs. De plus, elle est régulièrement réapprovisionnée en vivres et en matériel par Taïwan.

Divisée en trois groupes, elle opère dans le nord de la Thaïlande, car elle a été refoulée de Birmanie en 1961. D'après la C.I.A. elle contrôle plus de 80 % du trafic le long de la frontière birmane, sur un territoire de 120 km de long. Un des groupes, « la première unité indépendante », joue sur deux tableaux en faisant des incursions dans la province chinoise du Yunan pour obtenir des renseignements et en ramassant de l'opium sur le chemin du retour.

D'autres bandes armées se partagent avec les bandes de Chinois nationalistes les profits accumulés à cette étape. Il s'agit de l'armée des États dissidents du Shan, des forces d'auto-défense de Birmanie (K.K.Y.) et de la police des frontières thaïlandaise. Mais les « groupes du Kuomintang » sont la force la plus puissante et la mieux organisée. Comme on s'en doute, ces bandes se font concurrence et de temps en temps elles en arrivent à se battre entre elles. Ainsi, en juillet 1967, le grand trafiquant shan Tchan Tchi-fou, essaya de passer à travers le territoire du « Kuomintang » sans payer la redevance habituelle de 80 000 dollars; il se fit accrocher au Laos, près de Ban Houeï-saï, et les deux bandes commencèrent à se tirer dessus.

Quand le général laotien Ouan Rattikone - alors commandant des forces du Laos du Nord-Ouest et qui passait depuis longtemps pour être le roi de l'opium au Laos - eut vent de la bagarre qui se déroulait sur son territoire, il retira en toute hâte ses troupes de la Plaine des Jarres - où il était censé se battre

contre le Pathet-Lao - et les amena à Ban Houeïsaï. Les avions du général Ouan (des T. 28 fournis par les États-Unis) bombardèrent et mitraillèrent les deux bandes, tuant 300 hommes dans les deux camps. Et le général s'empara d'une demi-tonne d'opium.

En Thaïlande, l'opium, qu'il soit d'origine locale ou qu'il vienne du Laos, est amené à Bangkok sur les excellentes routes construites par les Américains. Là, une partie de la drogue est traitée et consommée sur place; le reste est expédié clandestinement à Hong-Kong et Macao.

Mais c'est par le Laos que passent les pistes de l'opium les plus importantes et les plus dangereuses. C'est là que le troisième et plus puissant groupe d'intermédiaires entre en jeu : il s'agit des généraux laotiens qui dépendent entièrement du gouvernement américain. Ces généraux non seulement sont payés pour protéger le trafic, mais ils s'y livrent aussi eux-mêmes.

C'est grâce à la guerre aérienne menée par les avions américains contre le Pathet-Lao et les paysans du Laos que les généraux ont pu s'emparer de ce secteur du trafic de l'héroïne. En effet, la guerre aérienne a rendu inutilisables les routes traditionnelles. Depuis que les bombardements américains ont transformé les campagnes laotiennes en paysages lunaires et que les G.I.s se droguent, les généraux laotiens traitent et écoulent l'opium de plus en plus près du lieu de production.

D'après la C.I.A., sept nouvelles fabriques d'héroïne ont été construites récemment le long de la frontière nord avec la Thaïlande.

Les avions gouvernementaux sont le maillon décisif dans la chaîne qui va des premiers points où l'opium est rassemblé, au Laos, jusqu'aux endroits où il est traité et embarqué. Même les fonctionnaires américains et laotiens sont d'accord là-dessus.

Par conséquent, la question est de savoir qui transporte l'héroïne au Vietnam par avion. Les fonctionnaires disent que la plupart des avions qui atterrissent à l'aéroport de Saïgon viennent de Bangkok ou de Vientiane et que les compagnies qui assurent ces vols sont : Air Vietnam, Air Lao, Lao Airlines, Thai International et Air France. Ces vols, avec les vols militaires, fourniraient à eux seuls suffisamment d'occasions pour passer de la drogue en contrebande, d'autant plus que la police de Saïgon se laisse acheter sans difficultés. Mais il y a d'autres compagnies qui assurent des vols réguliers entre le Laos et le Vietnam : Air America et Air Continental.

Air America emploie 11 000 personnes et possède 260 avions; c'est une des compagnies les plus importantes du monde. Pour ses missions en Asie, la C.I.A. passe la plupart de ses contrats avec elle. Les dossiers du Pentagone ont révélé la nature de ces missions : approvisionner les mercenaires de la C.I.A. et même les aider dans leurs tâches de subversion contre les gouvernements neutralistes.

Air Continental fait aussi pas mal d'affaires avec la C.I.A. Ses pilotes sont connus pour être des soldats de fortune, toujours prêts à se livrer au trafic de l'opium.

Il est notoire que les deux compagnies transportent de l'opium. Jusqu'à récemment, cependant, il n'y avait pas de preuves que la C.I.A. trempait dans le trafic. Mais maintenant, un ancien « bétet

vert » a témoigné publiquement qu'il avait acheté de l'opium pour le compte de la C.I.A. auprès des tribus Méo et qu'il l'avait embarqué sur les avions d'Air America. Il s'agit du sergent Paul Withers qui a témoigné à Boston en octobre 1971.

Il a expliqué qu'après avoir été entraîné à Fort Dix en automne 1965, il a été envoyé à Nhatrang, au Vietnam du Sud. Puis, en janvier 1966, il fut « prêté » à la C.I.A. et envoyé à Pak Deng, au Laos; avant d'y aller, on le dépouilla, ainsi que ses camarades, de son uniforme et de ses papiers américains. On les équipa de fusils tchèques et d'uniformes coréens. Paul signa même des feuilles de papier blanc pour que la C.I.A. puisse en faire des lettres tapées à la machine et les envoyer à sa famille. Tout cela pour dissimuler la présence de troupes américaines au Laos.

Leur mission était de se lier aux tribus Méo et de les organiser contre le Pathet Lao. Une des tâches principale consistait à acheter toute leur production d'opium. Et environ deux fois par semaine, des avions d'Air America arrivaient avec des vivres et de l'or. L'or était échangé contre l'opium qui était embarqué dans l'avion.

Les derniers intermédiaires sur la piste de l'opium sont les membres du régime anti-communiste de Saïgon. Il est vrai que l'opium a été un élément décisif de la politique vietnamienne depuis le monopole colonial français de l'opium en Indochine, qui - soit dit en passant - fournissait de 20 à 50 % des revenus de la colonie, entre 1890 et 1920.

Mais l'importance de l'opium a augmenté dans les vingt dernières années, depuis que l'empereur fantoche Bao-Daï a vendu la direction de la police de Saïgon à la secte Binh Xuyen pour la somme de 1,2 million de dollars.

Cette bande de gangsters qui possédait tous les casinos et tous les bordels de Saïgon et qui rançonnait les commerçants, a dirigé le trafic de l'opium jusqu'à ce que le nouveau dictateur à la solde des États-Unis, Ngo Dinh Diem, prenne le pouvoir et les décime en 1965.

Le trafic fut alors contrôlé par la famille Ngo et surtout par le chef de la police secrète, Ngo Dinh Nhu et sa femme, la célèbre madame Nhu. Ce fut encore sous le règne de la famille Ngo que Nguyen Cao Ky devint une des grosses huiles du trafic. Ky utilisait ses avions (les mêmes qui faisaient des raids au-dessus du Vietnam Nord) pour importer de l'opium du Laos en contrebande. Devenu vice-président, le maréchal Ky a été impliqué dans la section vietnamienne du trafic, comme l'a été le général Dzu, commandant de la deuxième région.

Mais l'homme qui est à la tête du trafic est, semble-t-il, Tran Thiem Khiem. Khiem a fait nommer un de ses frères au poste de chef des douanes à l'aéroport de Tan Son Nhut et c'est là qu'arrive l'opium en provenance du Laos. Un autre des frères de Khiem est directeur du port de Saïgon; de plus, il contrôle également la police de Saïgon, étant apparenté par mariage au chef de la police nationale de Saïgon. Bref, toute la famille est bien placée...

Ce qui ressort de tous ces faits, c'est que le gouvernement américain soutient fermement et précisément tous ceux – groupes armés du « Kuomintang » en Thaïlande du Nord, généraux laotiens, clique dirigeante de Saïgon - qui approvisionnent en drogue les G.Is du Vietnam. En fermant les

yeux sur la corruption officielle, les autorités américaines ont tout simplement utilisé les profits de l'opium pour récompenser les « élites » asiatiques qu'elles soutiennent en Asie du Sud-Est. Les dirigeants fantoches, qu'ils soient Vietnamiens ou Laotiens, ont pu déposer des millions de dollars dans des coffres-forts en Suisse et s'assurer ainsi une retraite tranquille pour le cas où leurs régimes s'écrouleraient...

## LES SOLUTIONS

L'été dernier, vingt et un marins et marines de San Diego furent amenés par un groupe de douze officiers dans un vieux ranch pour écouter des disques et discuter. C'étaient des junkies et ils inauguraient un nouveau programme anti-drogue, appelé Credo et dirigé par des aumôniers.

Ce programme est loin d'être le seul. Partout en Amérique on voit apparaître des cliniques, des maisons de cure, des centres de réhabilitation. Tout le monde veut en être : les municipalités, les grands hôpitaux, les églises.

C'est que la prévention de la toxicomanie est devenue une véritable industrie, tout comme la lutte contre la pollution. La prévention devient une nouvelle source de profits importants et toutes les grosses sociétés, toutes les institutions qui sont à l'origine du « problème de la drogue », veulent avoir leur part de gâteau.

Les fabricants de produits pharmaceutiques et de pilules diverses essayent maintenant de lancer de nouvelles drogues-miracle qui pourront se substituer à l'héroïne. La police - qui s'est bien

gardée d'intervenir contre les gangs de la drogue - utilise le prétexte du trafic pour exiger des renforts et exercer davantage de contrôle sur la vie des gens.

Tous ceux qui tirent leurs profits de la médecine et qui sont complètement indifférents aux vrais problèmes des drogués, se servent d'eux pour demander des subventions fantastiques, prétendument pour la recherche contre la drogue et la création de centres de prévention.

Et voilà que le président Nixon a déclaré que la drogue est le problème N° 1 en Amérique et a demandé au congrès 155 millions de dollars pour ses programmes de réhabilitation. Mais où va l'argent ? et en quoi consistent ces programmes ?

La plus grande partie des nouveaux fonds gouvernementaux va à ce que l'on appelle les programmes de « traitement à la méthadone ».

Ceux qui prônent cette solution pensent que la toxicomanie est avant tout un problème physiologique, une maladie qui doit être traitée médicalement. Ils ne se demandent pas pourquoi les gens se droguent; ils constatent simplement le phénomène d'accoutumance et en concluent que la composition des diverses cellules du corps du drogué est changée.

Ils pensent qu'un besoin physiologique a été créé et qu'on ne peut le satisfaire que par une drogue quelconque, l'héroïne ou un substitut comme la méthadone.

La méthadone a été inventé par les Allemands pendant la

Seconde Guerre mondiale (ils l'avaient appelé Adolfène en l'honneur d'Hitler). Ses effets sont pratiquement les mêmes que ceux de l'héroïne. Les deux drogues rendent euphoriques, les deux exigent des doses toujours plus fortes et provoquent des symptômes très douloureux quand on essaie de s'en passer. A vrai dire, ce qui distingue la méthadone de l'héroïne, c'est qu'il est en vente légale, c'est tout.

Beaucoup d'hôpitaux et de cliniques se servent de faibles doses de méthadone pendant les cures de désintoxication des héroïnomanes, pour rendre celles-ci moins douloureuses.

Presque tout le monde reconnaît qu'un tel usage de la méthadone peut être très utile aux junkies qui essaient de s'en sortir. Mais il en va tout autrement des traitements à la méthadone qui consistent à fournir quotidiennement cette drogue. Là, il s'agit tout simplement de substituer la méthadone à l'héroïne.

Les adeptes de cette formule la défendent en disant qu'on n'a jamais vraiment réussi à désintoxiquer des drogués, qu'au moins les gens drogués à la méthadone n'auront pas besoin de voler pour vivre et qu'il est facile de contrôler les doses pour qu'elles ne leur soient pas fatales. Ils espèrent qu'avec la méthadone les drogués pourront avoir une vie normale, chez eux, au travail, à l'école.

On a fait beaucoup de publicité autour de ces cures au méthadone, mais le bilan réel conduit à être infiniment moins optimiste. Sur le plan médical, d'abord, une des études les plus récentes (juillet 1971) a démontré qu'après 14 mois de traitement à la méthadone, 37 drogués sur 40 s'étaient remis à l'héroïne.

Parmi les trois restants, un s'est mis aux amphétamines et un

autre s'est converti aux barbituriques. De plus, ceux « traités » à la méthadone ont beaucoup de mal à mener une vie normale. Les trois plus grosses sociétés de la ville de New York refusent de les embaucher.

On sait peu de choses sur les effets à long terme du méthadone. Il semble même que ses conséquences peuvent être dangereuses – en particulier pour la moëlle épinière - et provoquer d'atroces douleurs dans les os. Pourtant, cette drogue est fournie librement, partout, à des dizaines de milliers de personnes. Un savant, qui actuellement fait des recherches sur la méthadone, rappelle que l'héroïne a commencé à être utilisée pour guérir les gens drogués à la morphine.

Il ajoute que la façon dont on se sert maintenant de la méthadone est « si semblable que cela le fait frémir ». En définitive, le « traitement à la méthadone » remplace une drogue illégale par une drogue légale. Mais le drogué, lui, continue à avoir besoin de « sa dose » pour survivre. Et une fois habitué à la méthadone, il n'a d'autre remède que de retourner à l'héroïne.

Le « traitement à la méthadone » permet en outre au gouvernement d'exercer un contrôle terrifiant sur la vie des drogués. Les malades doivent pointer une ou deux fois par jour dans une clinique et ils ne peuvent guère se permettre la moindre forme de contestation.

Les cliniques se réservent toujours le droit de sélectionner leurs clients. A New York, certaines d'entre elles ont refusé de soigner des drogués qui portaient le badge du Pouvoir Noir. Comme le disait Larry - l'ancien combattant - en parlant de ses camarades qui se faisaient soigner au méthadone : « Ce sont des marionnettes, c'est tout. Allez ici... allez là... tout ce que

le gouvernement leur dit, ils doivent le faire. »

A la limite, le traitement au méthadone pourrait être la seule solution pour quelques drogués invétérés. Il faudrait n'y avoir recours qu'en dernière extrémité.

Mais il n'en est pas ainsi.

Beaucoup de cliniques ne cherchent pas à désintoxiquer les drogués; elles les mettent d'emblée à la méthadone, et le gouvernement dépense une fortune pour créer de nouveaux centres de traitement à la méthadone. Il est parfaitement clair que, pour Nixon et ses amis, il ne s'agit pas de résoudre les problèmes de fond qui ont incité les gens à se droguer, mais tout simplement de faire régner « l'ordre » pour que les gens se tiennent tranquilles, même si cela implique que des millions de personnes doivent avoir besoin pour vivre d'une drogue fournie par le gouvernement.

Un médecin qui dirige une des meilleures cliniques de désintoxication, à Boston, a dit : « Il s'agit de savoir ce que nous voulons; est-ce une société où les gens viennent une ou deux fois par jour boire leur jus d'orange assaisonné de méthadone, après avoir fait la queue, passifs comme des robots, dépendants non seulement de la méthadone mais aussi du gouvernement et du système qui leur fournit la drogue ? »

La formule dont on fait le plus grand cas - après le traitement au méthadone - c'est la « communauté thérapeutique ». Ces communautés partent aussi du principe que la toxicomanie est un problème individuel et non social, mais elles considèrent que les causes psychologiques sont beaucoup plus importantes que les causes physiologiques. Elles essaient également de réinsérer

le malade dans la vie « normale », mais en transformant sa personnalité.

Dans ces communautés, les malades vivent ensemble dans de grandes maisons sous la direction d'une équipe spécialisée, dont les membres sont pour la plupart d'anciens junkies.

On leur impose une discipline stricte et ils doivent se conformer aux « lois morales » les plus sévères : pas de drogue, pas d'alcool, pas de violence physique, interdiction des rapports homosexuels et parfois même des relations hétérosexuelles.

Aucune critique au programme ne peut être émise; tout est conforme aux rôles traditionnellement assignés à l'homme et la femme : les hommes dirigent et font les gros travaux, les femmes obéissent aux hommes et leur font la cuisine et la couture. Selon leur comportement, les drogués sont punis ou récompensés.

Ceux qui se sont « bien conduits » ont droit à des éloges, à du temps libre; ils peuvent conduire une voiture et on leur donne du pouvoir sur les autres membres de la communauté. Ceux qui se sont « mal conduits » sont rétrogradés; parfois on leur rase la tête.

La clef de cette méthode est censée être « la réunion de groupe. » Au cours de ces réunions, une dizaine de drogués discutent de leurs expériences et de leur état d'esprit. A chaque réunion, l'ensemble du groupe doit prendre l'un des participants pour cible, l'interroger, le harceler et le critiquer.

Ces « combats verbaux » peuvent durer de trois à trente-six heures. Les membres de l'équipe soignante dirigent les débats et

encouragent les drogués à être le plus honnête et le plus violent - en paroles - possible. Il s'agit de dévoiler la personnalité profonde du drogué, de briser ses craintes, ses illusions, son système de défense, de mettre à nu la façon dont il manipule les autres et se trompe lui-même avec des moyens bien connus de tous. En principe, la prise de conscience qui doit résulter de ces réunions permettra au drogué d'affronter la vie sans avoir besoin de drogue.

Ces communautés fonctionnent de façons diverses et les junkies y réagissent plus ou moins bien. Certaines d'entre elles sont régies par des règles si sévères que les junkies se sentent complètement perdus quand ils retournent dans la jungle des villes où cette discipline n'existe pas et qu'ils recommencent à se droguer.

D'autres communautés font des drogués des hommes qui acceptent n'importe quelle autorité, si arbitraire soit-elle, et qui se résignent à vivre selon le modèle imposé parla société. Pour certains junkies, cependant, ces groupes peuvent apporter une aide, un moyen de retrouver un certain équilibre et un minimum de confiance en eux.

Mais, dans la plupart des cas, cette aide ne dure qu'un temps; dès que le junkie quitte sa communauté sécurisante et se retrouve de nouveau dans la rue, confronté à tous les problèmes qui l'ont poussé à se droguer, il recommencera.

De toutes façons, ces communautés ne peuvent prendre en charge qu'un infime pourcentage de drogués. C'est une méthode qui prend énormément de temps et qui coûte extrêmement cher : Synanon, la toute première communauté thérapeutique, exige 1,000 dollars de chaque nouvel arrivant, ce qui exclut

automatiquement tous les junkies noirs ou porto-ricains ainsi que la plupart des Blancs.

Comme les cliniques, la majorité des communautés sélectionnent très sévèrement « leurs » drogués. On les teste, on les interviewe soigneusement, on examine leurs vêtements pour voir s'ils sont bien tenus et enfin on leur fait faire un essai dans un groupe. S'ils ne plaisent pas à l'équipe, on les renvoie.

Parfois des programmes mixtes sont mis au point. Certaines cliniques de désintoxication au méthadone utilisent des méthodes psychologiques moins contraignantes que celles des communautés.

Cela peut donner quelques résultats, en sécurisant un peu les drogués. Si elles comportent aussi des écoles de formation professionnelle et des bureaux de placement, ces cliniques sont ce que l'on peut attendre de mieux des programmes officiels; mais elles sont bien trop peu nombreuses et comme la plus grosse partie des fonds gouvernementaux est utilisée pour des programmes de « traitement à la méthadone », il n'y a guère de raison que cela change.

En gros, les cas de « réhabilitation » sont très rares, malgré toute la publicité qui leur est consacrée. Un fonctionnaire newyorkais, dont le bureau « s'occupe » d'environ 11 000 drogués, déclare avoir eu « quelques centaines de guérisons ». Et le bureau d'aide aux drogués de New York (qui, en 1970, a obtenu un budget de 29 millions de dollars), s'est vanté d'avoir 79 « guérisons » à son actif, pour 2 500 drogués soignés entre 1967 et 1970. Phoenix House, la plus importante des communautés thérapeutiques en Amérique, a vu passer 3 000

drogués depuis sa création en 1967, mais moins de 200 d'entre eux sont considérés comme guéris. New York prétend être à la pointe des traitements antidrogue et pourtant 3 % seulement des drogués y ont reçu une aide.

Il est clair que toutes ces méthodes évitent de poser la véritable question de fond : pourquoi les gens se droguent-ils? C'est ce qui explique que les résultats en matière de désintoxication soient si dérisoires. En fait, les drogués ont été amenés à retourner contre eux-mêmes la haine et le dégoût que leur inspire la vie.

Dans la société actuelle, tout tend à persuader les gens que si les choses vont mal, s'ils ne réussissent pas dans la vie, s'ils se sentent perdus ou s'ils ne trouvent pas de travail, c'est de leur faute, parce qu'ils ne valent rien.

De la culpabilisation à l'autodestruction, il n'y a qu'un pas : celui de l'héroïne.

C'est pourquoi les seuls programmes de réhabilitation qui ont réussi ont été menés par des organisations politiques qui attaquent la société dans son ensemble. Certaines communautés qui, à l'origine, ont été créées dans le seul but de traiter le problème de la drogue, ont été amenées à se donner une orientation politique, comme le Daytop House de New York, où les meilleurs résultats avaient été obtenus en encourageant les membres de la communauté à militer; mais cela a aussi entraîné le licenciement du directeur et de 60 membres du personnel.

Après quoi de nombreux junkies ont quitté la communauté et sont retournés dans la rue.

Ceux qui ont le plus contribué à résoudre le problème de la drogue en Amérique sont certainement les Black Muslims; à la fois parce qu'ils ont compris les raisons qui poussent les Noirs du ghetto à se droguer et parce qu'ils offrent aux junkies - tout comme le font les cliniques autogérées de la communauté noire de Harlem – une issue de dignité : la lutte de libération.